

Libretto

GUILLEMETTE DE LA BORIE

INDIRA
GANDHI

biographie

libretto

© Maren Sell Éditeurs, Paris, 2006.

© Libella, Paris, 2014, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-101-3

Guillemette de La Borie est journaliste. Elle a publié une biographie de mère Teresa (Desclée de Brouwer, 2003) et une série de romans historiques aux Presses de la Cité.

Pour plus de renseignements : www.guillemettedelaborie.fr

Que mes cendres soient dispersées...

31 octobre 1984, résidence du Premier ministre à New Delhi, capitale de l'Union indienne : c'est une belle villa de style colonial, entourée d'un jardin fleuri, au cœur de la cité administrative datant de l'Empire britannique. Une oasis de grès rouge et de pelouses bien entretenues, luttant à armes inégales contre la poussière de la vieille ville de Delhi, grouillante et surpeuplée.

Comme le veut la tradition, toutes les générations de la famille cohabitent sous le même toit. Mère et grand-mère indienne, Indira Gandhi a besoin de sentir sa descendance rassemblée autour d'elle, vit toujours portes ouvertes et installe même souvent ses petits-enfants dans sa propre chambre !

Cette nuit-là, elle a fort mal dormi. Non seulement à cause de la chaleur humide de la mousson, mais aussi parce que, depuis quelque temps, elle est obsédée par la crainte de complots contre elle et les siens. Sa belle-fille Sonia l'a entendue se lever pour chercher un somnifère dans la salle de bain. Pourtant, réveillée à l'aube comme à l'accoutumée pour profiter des heures les plus fraîches de la journée, elle a pratiqué ses *asanas* quotidiens, les postures de yoga enseignées dans son enfance par le Mahatma Gandhi. Puis elle s'est habillée d'un sari de soie sauvage couleur safran et elle a brossé énergiquement en arrière ses cheveux noirs traversés d'une célèbre

mèche blanche, comme une flèche d'argent. C'est grâce à elle que le monde entier reconnaît sa caricature!

Le petit déjeuner, frugal, est servi sur la terrasse. Elle l'a pris tout en compulsant des dossiers et en bavardant avec son petit-fils Rahul. Une fois de plus, durant ce dernier repas, elle évoque ses craintes d'un attentat. Les astrologues, qu'elle consulte régulièrement, ont annoncé un malheur.

Le premier rendez-vous de sa longue journée de travail est prévu à 8 h 30, avec le comédien britannique Peter Ustinov. Pour se rendre à son bureau, au siège du gouvernement, elle n'a qu'à traverser le jardin de sa résidence privée. Quelques instants de détente au milieu des fleurs qu'elle aime infiniment et arrange elle-même en bouquets pour la maison. L'Inde est le pays de l'art floral. Mme Gandhi, ponctuelle, se dirige vers une petite barrière blanche, de ce pas de jeune fille pressée qui fait partie de sa personnalité, et que la soixantaine n'a pas alourdi. Elle salue le garde de faction, membre de son service de sécurité, qui s'apprête à ouvrir devant elle.

– *Namaste!* Bonjour...

On salue ici en s'inclinant, les deux mains jointes à hauteur du cœur, Mme le Premier ministre est d'une politesse parfois hautaine, mais toujours raffinée. C'est alors que, levant le bras, le garde tire dans sa direction trois coups de revolver, tandis que son acolyte ouvre à son tour le feu avec sa mitrailleuse. Atteinte en plein ventre, Indira Gandhi s'effondre doucement sur elle-même. Les écureuils du jardin ne semblent même pas dérangés par le bruit, et son hôte qui l'attend, à quelques dizaines de mètres de là, entend à peine les détonations. Et pourtant, avec le destin de cette femme, celui de l'immense pays qu'elle dirige d'une main de fer, et qui rassemble presque le sixième de l'humanité, vient de basculer.

Les deux assassins, membres d'une unité d'élite de l'armée indienne, appartiennent à sa garde personnelle depuis une dizaine d'années. Ils sont issus de la minorité religieuse des

sikhs, reconnaissable au grand turban coloré et à la barbe que portent les hommes. Ces balles, tirées à bout portant, veulent venger l'intrusion de l'armée indienne dans leur « temple d'or » sacré d'Amritsar, en juin 1983. L'ordre de Mme Gandhi, en tant que Premier ministre, avait déclenché de terribles émeutes. Et elle avait refusé d'écouter ceux qui par prudence lui conseillaient de renvoyer les sikhs de sa garde. Autant pour rester fidèle à sa conception d'un État laïc, prônant l'égalité religieuse, que pour répondre aux supplications de l'un d'eux à son service, fidèle depuis des années, et qui deviendrait son meurtrier...

La veille, le 30 octobre, durant ce qui devait être la dernière réunion publique de sa vie, devant une de ces foules immenses qu'elle savait si bien fasciner, Indira Gandhi avait prononcé ces paroles prémonitoires :

Je ne veux pas savoir si je vais vivre ou mourir... Ma vie est déjà longue ; si je suis fière, c'est de l'avoir passée tout entière à servir. Là est ma seule et unique fierté. Tant que j'aurai un souffle de vie, je continuerai à servir ; et quand ma vie s'échappera, je le dis haut et fort, que chaque goutte de mon sang s'en aille irriguer l'Inde et lui donne la vie¹.

Déjà, la rumeur de l'attentat commence à courir à travers la ville. Sonia, sa belle-fille d'origine italienne, femme de son fils Rajiv Gandhi, est aussitôt alertée, et accourt de la maison toute proche. Elle relève le corps ensanglanté d'Indira, où l'on retrouvera vingt-quatre projectiles, et le fait transporter à l'hôpital.

On attend pour annoncer officiellement le décès de la grande dame que son fils soit prévenu, ainsi que les autorités

1. *Memorial Trust Delhi.*

de l'État. On prend surtout le temps de mettre en état d'alerte ce pays où la violence est toujours prête à exploser.

Ensuite, selon la coutume, on ramène au siège du gouvernement, Teen Murti Bhawan, le corps de la défunte, pour l'exposer au milieu de fleurs exubérantes. Cette résidence des Premiers ministres de l'Inde depuis l'indépendance de 1947 a été auparavant celle de son père, Jawarhalal Nehru, jusqu'à sa mort en 1964. Indira y était donc arrivée toute jeune femme et y avait passé près de vingt-cinq années de sa vie.

Des milliers d'Indiens, en pleurs, se rassemblent devant les grilles pour lui rendre un dernier hommage. En même temps qu'éclatent dans tout le pays de terribles affrontements entre les hindous et les sikhs, rendus responsables du drame. Dans toute l'Inde du Nord, des confins des Himalayas aux frontières de la Chine, du Népal, de l'Assam, du Pakistan, jusqu'à l'immense plaine du Gange, à des milliers de kilomètres, les tensions religieuses, linguistiques, politiques, contenues par l'autorité d'Indira, se réveillent et explosent en émeutes, pillages et massacres.

Rajiv Gandhi, le fils aîné d'Indira, âgé de quarante ans, déjà étroitement associé au pouvoir par sa mère, a prêté serment comme Premier ministre le soir même de l'assassinat, en attendant de nouvelles élections.

Le 3 novembre suivant ont lieu les funérailles solennelles de « Mother India », comme on l'appelait souvent. Indira Gandhi incarne l'Inde à elle seule : elle est volontiers représentée comme une ambivalente déesse hindoue, à la fois Lakshmi la nourricière et Kali l'implacable... Elle est l'une des femmes les plus célèbres et les plus puissantes du xx^e siècle. Née en 1917, l'année de la Révolution russe, elle a associé toute sa jeunesse à la lutte contre la colonisation britannique, puis célébré l'indépendance de l'Inde. Elle a connu deux conflits mondiaux, conduit d'une main impitoyable, durant deux décennies, la « plus grande démocratie

du monde», deuxième pays du monde par sa population, immense «sous-continent» de trois millions et demi de kilomètres carrés. Elle a fait de l'Inde des «cinq cent mille villages» une puissance nucléaire redoutée. Elle a traité avec les plus importantes personnalités politiques du monde moderne et pris la tête d'un «tiers-monde» refusant de s'aligner sur les grandes puissances en guerre froide.

Il règne en ce jour des obsèques une chaleur étouffante de fin de mousson, avec une tension perceptible. La cérémonie de la crémation conjugue les rites de l'hindouisme multimillénaire et la splendeur de l'ancien Empire colonial britannique. Elle se déroule sur la rive du fleuve Yamuna, aux abords du fameux Fort Rouge, vaste citadelle construite par les empereurs moghols, d'où Indira a prononcé tant de discours enflammés. Sur le site de Shaktisthal, ce qui signifie «la demeure de l'énergie», juste à côté de Shantinava, où ont été incinérés en 1948 le Mahatma Gandhi, puis Jawarhalal Nehru, père d'Indira, et enfin, seulement quatre années auparavant, en 1980, son fils cadet adoré, Sanjay Gandhi.

Il y a là une assemblée immense, de toutes les races, de toutes les couleurs, de toutes les castes. Soixante-quinze délégations étrangères, une centaine de chefs d'État et de gouvernement, plus de trois cents journalistes étrangers. Pour la plus grande fierté de l'Inde, chef de file des pays non alignés, les représentants des pays de l'Est sont en nombre égal aux Occidentaux. Et puis, aux côtés du président de l'Union indienne Zail Singh, lui-même de religion sikh, avec son large turban bleu nuit noué sur une longue chevelure, sont rassemblés tous les leaders politiques et religieux du pays. On reconnaît la petite silhouette de mère Teresa de Calcutta, en sari blanc rayé de bleu. Un service d'ordre de vingt-trois mille hommes a été déployé pour la circonstance, avec chars d'assaut et véhicules blindés. Des hélicoptères sillonnent le ciel surchauffé.

Parti de Teen Murti Bhawan, le cortège funéraire parcourt lentement les quatorze kilomètres jusqu'au lieu de la cérémonie. Le catafalque, posé sur un affût de canon, est recouvert du drapeau indien orange, blanc, vert. Et le peuple indien, innombrable, se presse tout au long du chemin, lançant des œillets vers le corps et criant : « Indiraji ! » Le suffixe ajouté au prénom signifie combien on respecte celle qui le porte. Tant de gens la croyaient immortelle, à l'abri de cette fin brutale, violente ! Des paysans ont marché parfois plusieurs jours pour pouvoir ainsi rendre un dernier hommage à la *Mata*, la mère, qu'ils considèrent comme leur bienfaitrice. Le couvre-feu a été décrété dans les villes et les trains ont été arrêtés à distance de la capitale. Il n'y a plus ni taxis ni bus sur les routes, et la plupart des sikhs se terrent dans leurs maisons.

Quatre heures durant, des détachements des corps d'armée défilent une dernière fois devant elle, leur commandant en chef. Les armes sont orientées vers le sol en signe de deuil, les pas rythmés par le son sourd des tambours voilés de noir et des cuivres solennels.

L'aîné des hommes de la famille et désormais patriarche de la dynastie des Nehru-Gandhi, Rajiv, seul dans une voiture découverte, conduit le deuil. Droit et digne dans sa tenue immaculée, tunique longue et pantalon droit, il porte le calot de coton blanc que son grand-père a rendu célèbre comme symbole des valeurs nationales indiennes. À quelques pas derrière lui, son épouse Sonia, drapée dans un sari blanc de deuil, et ses deux enfants, Rahul et Priyanka. Et également la ravissante Maneka, jeune veuve de Sanjay, qui a fait taire sa rancœur contre sa belle-mère pour être là, avec son petit garçon Feroze Varun, tant aimé d'Indira.

Le corps, revêtu du sari couleur vieux rose qu'elle préférerait entre tous, est maintenant couché sur un lit de briques au milieu du bûcher de bois de santal, les pieds tournés vers le sud. Le crépuscule tombe. Rajiv va procéder aux rites

funéraires, tandis que les prêtres hindous psalmodient les chants védiques :

La parole devint feu, l'haleine se mêla à l'air, les yeux au soleil, l'esprit à la lune, l'ouïe au vent, la chevelure aux herbes et aux arbres, le sang à l'eau...¹

Pendant ce temps, suivi de son jeune fils, Rajiv fait sept fois le tour du bûcher et du corps de sa mère, touchant d'une main respectueuse à chaque passage le visage au profil aigu. Le moment est venu : il recouvre le corps de sa mère de bûches de bois de santal et l'arrose de *ghee*, une sorte d'huile à base de lait. Puis il met le feu à un flambeau de papier camphré et approche celui-ci du bûcher. La foule se fige en un immense silence, dans la poussière suspendue, tandis que retentit la sonnerie aux morts. Des flammes noires d'abord apparaissent, puis deviennent odoriférantes et bleues, et entourent le corps avant de le dévorer.

« Lorsque je mourrai, je veux qu'on disperse mes cendres au-dessus des Himalayas », avait demandé Indira Gandhi.

Ainsi sera fait, quelques jours après la cérémonie de crémation.

1. *Brhadaranyaka Upanishad* 3.2.13.